

localité, sinon qu'il en établisse un. Il vaudrait mieux pour le cultivateur qu'il achetât le livre en question plutôt que d'acheter du whiskey, car il en retirerait plus de profit. Il vaudrait mieux pour lui qu'il l'achetât et le fit lire & relire plutôt que d'aller chez son voisin tenir des conversations licencieuses la plupart du temps, où l'on méprise le plus souvent son prochain, mépris qui cause à leurs auteurs un dommage plus grand que celui de l'achat du livre de M. Oseay, comme il n'arrive que trop souvent malheureusement. En un mot, il vaudrait mieux pour lui qu'il s'occupât à l'étude de l'agriculture d'une manière ou d'une autre, durant les longues soirées de l'hiver, plutôt que de les passer couché sur le plancher, auprès du poêle, ou à jouer aux cartes ou à boire; il en retirerait plus de profit.

Il finirait par voir qu'il n'est pas à propos, sous le prétexte de ménager quelques piastres, de se priver d'un instrument agricole qui lui sauverait la moitié du travail ordinaire; qu'il n'est pas à propos d'accourir au marché avec cheval & voiture pour y passer une demi-journée afin d'y vendre deux ou trois douzaines d'œufs ou autres choses semblables; de laisser de côté ses occupations, à tout propos, pour une fête ou un cirque; de laisser courir ses brebis avec le premier petit belier chétif venu, de faire saillir sa jument par un étalon commun pour sauver quelques piastres, d'acheter complaisamment pour un garçon qui le menace par exemple de partir pour les États-Unis, un beau wagon de \$80.00, ou un beau sleigh de 25 à \$30.00, deux robes de buffe de 25 à \$30.00, un habillement en drap de \$30.00, un beau harnais argenté de 20. à \$25 00, tandis qu'il ne paiera pas tous ses comptes de l'année; en un mot il finirait par comprendre qu'il a tort de ménager quelques piastres pour la saillie de sa jument par un étalon recherche ou remarquable par sa belle forme ou par sa grosseur, ou pour l'acquisition d'un instrument avantageux d'agriculture, tandis qu'il ne ménage pas assez pour créer ou équiper son garçon.

Si le cultivateur qui lira ces lignes reconnaît la vérité qu'elles contiennent, il améliorera immédiatement son système de culture, tout en regrettant alors amèrement le passé. C'est le vœu du

Club agricole de St. Antoine.

St. Antoine 22 Mars 1872.

L'EMIGRATION.

Nous avons déjà, plus d'une fois mentionné les causes de l'émigration canadienne aux États Unis, et nous avons dit que le manque d'industrie était une de ces causes, la principale sans aucun doute.

Nous avons refusé de croire qu'un peuple laissait ainsi en masse le sol de

la patrie par pur curiosité ou esprit d'aventure. Remontant jusqu'à la source de ce fleau de l'émigration, nous avons, de concert avec toute la presse canadienne, suggéré quelques moyens pour l'arrêter. Mais lorsqu'on veut produire une heureuse réaction dans la situation d'un pays, surtout sous un gouvernement constitutionnel, il ne faut s'adresser seulement aux hommes qui le dirigent, mais il faut encore faire entendre le langage du devoir et du patriotisme au peuple.

Qu'un grand nombre de Canadiens Français aient été forcés de s'expatrier, faute de travail et d'industrie, c'est incontestable. Mais nous croyons que les circonstances ont changé et que pour deux raisons l'émigration devrait cesser.

1o. A force d'émigrer, l'encombrement s'est fait aux États Unis comme ici; tous les jours des lettres nous apprennent que le travail ne suffit plus à la demande, qu'un grand nombre de nos compatriotes ne trouvent plus dans les manufactures, ce qu'ils sont allés y chercher. Le regret de la patrie se fait jour à travers ces plaintes, et ceux qui ont été trompés dans leurs espérances donnent des conseils salutaires à leurs amis du pays.

2o. Tout nous indique que nous sommes à la veille d'une réaction; au lieu de s'en aller on devrait rester pour hâter cette réaction. Il y a des terres pour tous ceux qui en veulent et bientôt il y aura de l'industrie, des manufactures, si le peuple le veut, s'il se décide une bonne fois à comprendre qu'il est le maître de ses destinées.

Au lieu de partir par milliers, le peuple aurait dû dire, il y a quinze ou vingt ans :

« Ce n'est ni le drapeau rouge ni le bleu qu'il nous faut, c'est du progrès, des chemins de fer, des terres et des manufactures, La question n'est pas de savoir si nous serons annexés, indépendants ou confédérés, ce qu'il nous faut avant tout, c'est du pain pour nos familles, c'est de vivre dans la patrie. »

S'il avait fait cela, il n'y aurait pas aujourd'hui, sur la terre étrangère, un si grand nombre de Canadiens-Français, et nos villes et nos campagnes ne seraient pas restées si stationnaires.

Pauvre peuple ! tu te plains, tu déplores ta pauvreté, tu es même obligé d'émigrer et cependant tu as tout ce qu'il faut pour vivre heureusement sur le sol de tes pères, si tu avais autant de courage et de patriotisme qu'ils en avaient.

Arrête-toi donc un instant, avant de partir.

Veux-tu trouver dans le travail des champs une existence honorable et conserver la vigueur et les mœurs de tes ancêtres ? Vois ces terres et ces forêts sans limites ouvertes à ton ambition et à ton courage, hâte-toi donc de t'en parer avant que l'étranger s'y établisse ? Ecoute l'expérience des siècles

qui te dit que le peu de bonheur dont l'homme jouit sur la terre se trouve dans la chaumière du labourer. Tu as des livres et des journaux, tu as même des hommes de science qui vont t'enseigner l'art si noble de l'agriculture, t'apprendre à tirer du sein de la terre tout ce qu'elle peut produire, en profite donc.

Si tu dis que l'agriculture ne peut suffire à tes besoins dans ce pays, si c'est l'industrie qu'il te faut, tu n'as pas encore raison de partir. Contemple le riche domaine offert à ton génie industriel, regarde ces pouvoirs d'eau incomparables, ces bois inépuisables et précieux, ces sables métalliques, ces montagnes qui recèlent le cuivre et le fer, tous ces trésors qu'une main généreuse a jetés partout sous tes pas.

Terminons, comme dans les fables, en disant que de ce discours voici la morale :

Nous sommes les auteurs de nos maux, les ouvriers de notre avenir, tant pis pour nous si nous manquons de patriotisme et d'énergie ! — *Opinion Publique.*

UN GARÇON DE FERME.

Nous recommandons tout particulièrement la lecture des lignes suivantes parcequ'elles contiennent en peu de mots, des conseils d'une précieuse utilité.

La culture est une des occupations les plus honorables et aussi les plus lucratives. Je n'essaierai pas de rappeler l'origine et l'histoire primitive de l'agriculture, et j'ai une très bonne raison pour ne point le faire. Je sais bien peu d'histoire ancienne. Je suppose qu'il n'est pas nécessaire pour moi de définir ici la culture; nous connaissons tous, ou du moins je pense que nous connaissons tous ce que c'est. Mais je crois fermement qu'il en est très peu parmi nous qui savent comment tenir une ferme, et ce qu'elle produit lorsqu'elle est bien tenue. Je n'entreprendrai pas de donner toutes les raisons que j'ai pour croire ainsi; mais j'en donnerai une ou deux. D'abord nous essayons de cultiver trop grand de terre pour le nombre de travailleurs que nous avons, et ainsi, on ne peut donner à la semence ni à la moisson tous les soins qu'elles requèrent. Nous savons tous que dix acres bien cultivés, produiront de plus abondantes moissons que quinze ou vingt mal soignés.

En ayant plus grand de terre en exploitation que nous en pouvons soigneusement cultiver, nous sommes incapable de bien faire l'ouvrage ou de recueillir les moissons en temps convenable, et d'en prendre soin après qu'elles ont été recueillies; de cette manière, une grande quantité se perd.

En second lieu, les cultivateurs ne lisent pas assez les livres ou les journaux qui traitent d'agriculture. Plusieurs